

hiératique, les paupières battaient, la bouche respirait. Un limbe lumineux, pâle comme un crépuscule, enveloppait le chef auguste.

Sire Arnould porta la main à sa poitrine. C'était le même homme qu'il avait vu, la nuit de son arrivée sous les remparts d'Autun...

Alors, pour comble de merveille, les trois figures se détachèrent lentement de la colonne. Avec un bruissement doux de leurs longues draperies, elles avancèrent droit devant elles dans l'espace, posant sur un rayon de soleil leurs pieds, chaussés de souliers pointus.

Lazare s'appuyait sur sa crosse, le bras droit en l'air, très haut, comme pour bénir au loin. Le vent qui soufflait de l'Ouest, à travers les baies du porche, faisait trembler les glands de son étole et les franges de son pallium.

Madeleine avait rejeté sur son dos la natte de cheveux qui lui battait les genoux. Marthe prenait d'une seule main son vase d'aromates, semblable à un ciboire, et de l'autre, retroussait soigneusement sa robe.

Tous trois semblaient regarder du côté de la ville. Sire Arnould les voyait, tournés vers le parvis de l'église Notre-Dame, où s'attardait encore la queue de la procession.

— Qu'il fait beau ! disait Monsieur saint Ladre. Mes sœurs il faut remercier Dieu qui nous donne un si beau temps.

— Qu'il fait beau ! répétait sainte Madeleine, toute radieuse. Allons vite. Suivons ce bon peuple.

— Ah ! que ces gens se tiennent mal ! s'écriait sainte Marthe, en posant la main sur le bras de son frère. Ces messieurs du chapitre ont une singulière façon d'assurer le service d'ordre.

— C'est en effet une belle cohue ! répondait saint Lazare en hochant la tête avec un sourire indulgent. Je crois, Dieu leur pardonne, qu'ils vont jeter ma chASSE par terre... Un conteur de fabliaux en ferait une plaisante histoire, et si Monsieur saint Martin était là, lui qui a été soldat, je ne sais ce qu'il en dirait. Mais rappelez-vous, mes sœurs, que, de notre temps, on ne faisait guère plus de cérémonies avec notre Seigneur Jésus. Il a fallu lui passer le paralytique par les tuiles. Le service d'ordre, à Capharnaüm, laissait beaucoup à désirer. Et quand notre bon Maître guérit l'hémorroïsse, quelle presse, dites moi, quelle bousculade ! Le monde l'accablait. Ah ! que tous ces chrétiens gardent seulement leur conscience en ordre. Qu'ils ne commettent jamais plus grand péché que de manquer au cérémonial. Qu'ils aient la foi au cœur, et l'amour et l'espérance...

En prononçant : l'espérance, le saint s'était tourné vers le lépreux.

Sire Arnould n'entendait rien du mystérieux collo-

loque, mais ses yeux ne perdait pas un seul geste des trois personnages. Toute son âme criait au secours. Il tremblait du désir d'entendre encore une fois la voix consolatrice. Il eût voulu s'élancer, courir à sa rencontre. Une force insurmontable le maintenait immobile.

Quand la vision se fut évanouie, dans la pleine lumière, sur la place embrasée de soleil, il demeura longuement, sans pensées, anéanti (1).

Paul CAZIN.

RÉFLEXIONS SUR LA MUSIQUE INTÉRIEURE DE CH. MAURRAS

Sous le titre de « Musique intérieure », Charles Maurras réunit aux Cahiers Verts les fragments épars de son œuvre poétique. Ce qui frappe d'abord c'est l'unité remarquable du recueil et sa courbe toujours ascendante, chaque poème enregistrant une conquête nouvelle, et fidèle au même principe générateur, tendant vers une réalisation toujours plus humaine.

C'est ainsi que le Maurras poète des années de 1920 est l'aboutissement naturel du Maurras qui donnait ses premiers vers aux environs de 1890, quand l'école romane menait campagne contre le Symbolisme. Les novateurs d'alors, amis des tentatives extrêmes, des confins artistiques, noyaient, dissolvaient la pensée, quelquefois jusqu'à son complet évanouissement, sa disparition totale. Moréas d'abord entraîné réagit avec éclat. Le *Pèlerin passionné* affirme une rupture définitive avec les décadents. France, Barrès, saluent dans ces vers renouvelés du XVI^e siècle, le retour à une tradition nationale. Ch. Maurras écrit son Jean Moréas (1891) : un manifeste, une défense et illustration de la poésie française. Doctrinaire et partisan, telle sera toujours sa profession de foi : « Un poème n'est pas liberté, il est servitude. Sa beauté se juge nécessairement aux rapports de valeurs naturelles mises en jeu avec la sereine vigueur du rythme ondoyant qui les courbe. La

(1) Ces pages sont extraites de *l'Hôtellerie du Bacchus sans tête*, le nouveau roman que M. Paul Cazin, l'auteur de *l'Humaniste à la guerre*, de *Décadi* et de *l'Alouette de Pâques*, va publier prochainement chez Plon-Nourrit. C'est le récit des aventures d'un chevalier liégeois du XV^e siècle qui vient à Autun demander à saint Lazare, patron des lépreux, la guérison de sa lèpre.

beauté véritable est au terme des choses. » Cependant Maurras laisse ses compagnons curieux aussi d'érudition, de recherches grammaticales, renchérir sur la Pléiade. Il donne à cette Renaissance une collaboration plus active en publiant des odelettes, des ballades. Sans doute est-elle « très bien », cette odelette de Maurras traduite d'Anacréon dans la manière de Belleau, d'Henri Estienne ; heureusement « un autre soin le trouble et l'inquiète ». « Les ballades ou jeux-partis », de construction irréprochable rejettent tout d'abord les agréments passagers, ce qui se démode. Par delà l'école romane, nécessairement périssable, Maurras renoue avec une tradition autrement large, profonde, vivante. Les groupes, les écoles sont utilisables comme éléments de réaction ; pour vaincre, il faut se réunir autour d'un même drapeau. Les fortes personnalités prennent la tête, ne sauraient rompre une chaîne qu'elles continuent, dont les nœuds assemblés ne font pas une entrave. Platon, Homère, Dante, Racine, Mistral, voilà les principaux maîtres de Maurras ; Ronsard, Chénier, Moréas, là où ils excellent, lui enseigneront « l'ordonnance, la faculté de considérer avant tout la conception, la pensée ».

Le style sévère convient naturellement au poète de la *Musique intérieure*. Dès les premières pages la pensée du poète nous accueille, Psyché, opposant à ce qui passe une sereine stabilité. Toute platonicienne encore, la Psyché qu'il invoque au cours des deux ballades. Dans son dialogue avec Faust, elle ne connaît pas les humaines, les coupables faiblesses que lui laissent Corneille et La Fontaine. Psyché, c'est l'âme illuminée guidant l'âme amoureuse aux vraies sources de la joie, la Béatrice désincarnée de Dante, une allégorie. Nous sommes à l'opposé de la « Damoiselle Elue » et de tout préraphaélisme. Uniquement épris de « Lumière intérieure », Maurras voue un culte exclusif à la Beauté « qui brille, enfoncé au plus tendre du cœur », à cette Beauté qui affole sa raison, dont les charmes glaceraient de moins intrépides amants. Mais la vie défiée se venge. Le poète incarne Psyché et pour ce sacrilège, l'amour ne lui épargne pas les souffrances et son cortège de sombres désespoirs. Conflit tragique que mesure une raison lucide. (« Sachez que votre esclave est dans ma volonté ». « Ma vie a perdu sa loi ». « Mon gémissement pressa du plus vain de tous les reproches le dur élément ».) Si le poète parle de « l'humble défaite de sa longue erreur », l'ordre et la décence règlent toujours le désarroi. C'est l'unique concession aux misères humaines, la courte défaillance occupant le bref espace de neuf sobres poèmes. Belle leçon de dignité

pour les « Chantres de la Souffrance » qui se dépouillent en public.

Aussi bien la dure nécessité de l'action politique, ce « mouvement salutaire hors de soi » libère le poète. Sans descendre des sommets d'une grave pensée, sa Muse s'humanise et consent à s'émouvoir. Comme élargi sous son enveloppe ferme et concise, le vers vibre d'un frémissement inconnu. « Cette douceur qui déchire » le poète est belle à rencontrer. Sa jeunesse « que les disgrâces endurcissent » la méconnaissait. Nous en faisons avec lui la *Découverte*(1), « par les grandes routes en lacets qui serpentent sous nos étoiles ». L'air est rude et tendre que battent les ailes de ces strophes. La vie au cours des ans mieux comprise et goûtée « met en mouvement toutes les forces de l'être », conseille le vol emporté et non moins sûr « jusqu'aux brasiers du firmament ». L'accent poignant et digne du Moréas des Stances est d'un autre ordre : (Je sais bien qu'« *Eryphile* », entre autres, est d'un tour plus agile, mais l'emportement n'est pas le fait de Moréas). Maurras n'appelle pas la mort et « s'il renverse le flambeau d'une espérance inassouvie », c'est pour le voir brûler encore au souffle exigeant de la vie. Attitude lyrique conforme au génie du poète. Les Stances, au contraire, se devaient d'être statiques ; au destin injurieux elles opposent une tristesse et une volonté calme où les mouvements d'indignation sont rares.

Casquée et guerrière, la Minerve de Maurras plus active « remonte victorieusement les pentes du ciel ». *Fecit indignatio versus*. L'ode historique de Ronsard et de Malherbe ressuscite, et les Iambes vengeresses de Chénier citoyen, et l'épopée nationale selon Mistral, la fable du poète fondateur des cités. *L'ode à la Marne*, développée en sept chants exalte les annales d'une France chrétienne, toujours fille de Pallas, flétrit le Barbare monstrueux et machinal que châtie — après Ulysse et David — un « victorieux au nom de flamme » (Foch). L'ode n'est pas achevée : l'exigente volonté de Maurras prétend la conduire jusqu'à son point d'extrême perfection. Telle, et les ailes déployées, se dresse l'incorruptible figure de proue, sa juste draperie claquant au vent comme un drapeau. Admirable cadence des strophes héroïques, maîtrise de leur emportement, et ces éclairs d'une pensée fulgurante !... Que le mouvement nous emporte au delà de l'analyse qui retarderait la vivacité du plaisir. Maurras donne ses odes et le thème, élargi toujours davantage, révèle les perspectives du Vrai, du Beau, du Bien.

(1) Ce poème est à la fin du recueil, mais nous préférons en parler maintenant.

Dans le *Colloque des Morts*, l'âme virile du poète, pieuse à la façon des anciens, rejoint l'âme universelle, le chœur étincelant des *Idées*. Une fougue active, « cette frénésie à sortir de soi », permet au poète de se réaliser « loin des solitudes de la terre dont il se sauve en courant ». Les grands cris arrachés par une belle souffrance que maîtrise la raison : « Hélas, d'aimer la moindre chose — je meurs de haine jour et nuit ! » Jusqu'à la certitude enfin de résoudre l'éternel conflit dans l'harmonie triomphante. C'est l'accent de du Bellay : « Là, ô mon âme, au plus haut ciel guidée, tu y pourras reconnaître l'idée de la Beauté qu'en ce monde j'adore. » L'accent de l'hymne à la Nuit de Chénier : « Adieu, tombeau de chair, je ne suis plus à toi... Terre, fuis sous nos pas... » Et l'âme remontant sa grande origine, sent qu'elle est une part de l'essence divine ». Quand Maurras s'écrie : « Laissons errer cette troupe — dont les vœux sont indistincts. Laissons fuir et se répandre — ces désirs illimités », il désigne l'Hugo prophétique et sociologue de *Plein Ciel*, le Lamartine de la *Marseillaise de la Paix* et des belles *Harmonies* plus orientales que grecques. « D'autres vers dépassent ceux-là par la force et l'intérêt du sens ». « Là, ô mon âme... tu y pourras reconnaître l'Idée. » C'est la « *musique intérieure* » que chacun doit faire régner au fond de lui-même et le seul recours aux maux inévitables.

Un lyrisme exact n'est pas romantique et ses âpres beautés sont difficilement accessibles. A poursuivre les *Idées*, que de nobles poètes se sont dépensés ! « Gloire du long désir, *Idées* » dit l'invocation mallarméenne qui entrevoit une solution repoussée aussitôt dans l'Inconnu. Valéry avec plus de précision les appelle « Maîtresses de l'âme, *Idées* ». N'importe, ces *Idées*, mêmes précisées en pleine clarté, obscurcissent souvent les nôtres plus débiles. Quel chemin accompli depuis du Bellay et Chénier... « Je suis fait, dit Maurras, je suis né pour la lumière. » Parfois, au point de nous en éblouir, de nous en aveugler. Faut-il dans ce dystique « Déjà le nombre asservi sait résoudre — au vol du temps l'espace illimité », voir la découverte de la navigation aérienne ? Évoque-t-elle la mécanique moderne ou des visions mythologiques la strophe suivante : « Et si tu veux, ô bénigne déesse, — à nos genoux de tes flancs va sortir — l'heureux quadrigé égalant ta vitesse — pour la contredire ou l'anéantir ? » « Quel sens humain recevront ces paroles », se demande avant nous, Maurras ? Sans doute l'éternelle mythologie domine et fertilise le poème. Le vol pur de l'Idée, le rêve de Prométhée et d'Icare devient la « merveille d'art mortel ». Mais dans ces strophes où nous retrouvons les théories einsteiniennes, la pensée s'accorde-t-elle

toujours avec la Muse ? Chénier, plus explicite et narrateur, intégrait déjà dans ses poèmes la Science de son temps. Sully-Prudhomme poursuit un rêve analogue avec une peine évidente. L'ascension du *Zénith* se dégage mal des entraves d'une philosophie scientifique et il en est de même de la traduction de Lucrèce et de l'interminable *Justice*. Chez Sully, le penseur, désabusé aux sources de l'être, nuit au poète. Maurras, du moins, s'exprime toujours en fils d'Apollon : « J'aurai jeté l'ancre dans le soleil ». « L'homme vit l'épée à la main ». « Où des vivants se sont ri de la mort ». Quelle confiance, quel jet héroïque ! Par les odes de Maurras (et par celles de La Tailhède, du Plessys, Valéry, Alibert, des Rieux, de valeurs fort inégales entre elles), la vitesse, la vérité du chant rentrent dans la poésie ; au contraire des Romantiques abondants en images, dont le mouvement est un leurre, une agitation sur place ou qui tourne autour de la même idée sans l'atteindre ou nous la faire saisir, Maurras développe un thème jusqu'à sa conclusion logique. Il est essentiellement le poète de l'Intelligence... et cependant nous ne le comprenons pas toujours. Le vers, d'une ligne sûre, monte au but proposé, négligeant l'éloquence facile, les épanchements fastidieux, les vaines digressions..., ce que nous goûtions souvent chez d'autres poètes, même en compagnie du vulgaire. Tout y est, mais surtout l'essentiel, le nécessaire, grâce à la perpétuelle apocope, à l'ellipse antiques. L'écorce du vers risque de céder sous la tension d'une pensée comblée, contractée, qu'emportent des ailes de flamme. Par vous, Maurras, nous savons que l'œuvre la plus belle est la moins lourde de matière, que l'abondance de couleurs nuit à la composition du tableau. Vous êtes un diamant d'esprit, mais que vos feux sont implacables ! Homme de la certitude, vous nous apportez une certitude, que le *Colloque des Morts*, ce grand poème cosmogonique, exprime à l'aide de signes qu'il nous faut savoir déchiffrer. Nous distinguons alors qu'un esprit qui se conquiert et se comprend est capable d'établir et de dicter des lois.

Maurras va du multiple au simple, réduit à l'unité d'un système la vie, sans cela incompréhensible, qui serait trop complexe et fuyante. Maurras ne veut pas qu'un poème ne nous apprenne rien et montre de tous points une pure, parfaite et constante inutilité (1). Le *Mystère d'Ulysse* traite le sujet déterminé de la connaissance et de l'enseignement. *Mystère* toujours, mais plus aisément déchiffrable, qui sait parfois abandonner le ciel. Aux « belles

(1) Sans quoi la Gloire du Val de Grace de Molière n'aurait ni beauté ni intérêt.

« fureurs de l'ode » succède le discours en vers qui, d'un pas moins rapide, se meut dans un monde à la fois fabuleux et humain. Le *Mystère d'Ulysse* est le poème de l'humanité et l'exemple vivant de l'axiome philosophique : « je suis lié donc je suis libre. » Le chant de la Syrène n'a pas le pouvoir de la désagrégeante incantation wagnérienne. Nous ne voyons pas l'élément invincible triompher à la fin du héros désarmé. Cette musique (celle de Maurras) dans son invite à l'émancipation reste encore intérieure, son essence organique est grecque et sans trouble, si la pensée qu'elle exprime distille le délicieux poison romantique. Voilà le quatuor classique, très raffiné sans doute, mais combien différent d'une orchestration somptueuse aux frissons dispersés. De tels maléfices enveloppent au contraire le *Voyage* de Baudelaire et sa Circé n'est si dangereuse que parce que l'instable « désir des hommes » a la forme des nues, qu'ils se plaisent au « spectacle ennuyeux du péché ». Toujours l'indétermination malgré la fermeté du style — et le vagabondage hors d'une patrie détestée — Ulysse rejoint sa maison malgré la séduction du « doux monstre ». Il triomphe des ironies dissolvantes, évite le piège autrement tendu et précis d'une promesse combien enivrante : « Je t'aurai dit ton âme et le reste n'est rien ». Justement le reste seul importe. Maurras bat les romantiques sur leur propre terrain. Que Baudelaire poète savant et admirable ait voulu mettre dans ses vers l'ordre et la pensée, et qu'il ait, en quelque sorte, échoué parce que ses préoccupations ne contredisaient en rien le romantisme qui exalte l'homme tourmenté et ne le rétablit jamais dans sa véritable grandeur, il est banal de le constater. Et Mallarmé davantage encore a tourné le dos au réel, à la vie. La Syrinx du faune est « l'instrument des fuites », des apparences irisées ; on goûte à l'entendre, les délices et les angoisses d'un art épuisé (1).

D'une telle erreur, Maurras est préservé ; Minerve le protège. Au sein des passions déchaînées, elle introduit la raison distincte et claire, conseille l'acte utile qui seul délivre. Aussi rien de plus racinien, après Esther et Athalie, qu'un tel ressort dramatique qui dénoue le conflit. Possédant à ce degré le sens de la construction achevée, Maurras est digne de restaurer notre tragédie si humainement française (2). Remercions-le tout d'abord de nous rendre le discours en vers et la ferme période

sûrement déroulée que depuis Chénier nous avons oubliés. Racine, Chénier et les anciens, toujours les maîtres à la suite desquels il se range. Quels autres enseignent cette lumineuse vision des paysages méditerranéens (ce « rire des eaux », « la creuse immensité de la plaine changeante ») inscrits au pur contour d'un vers juste ? Le *Colloque des Morts* prolongeait l'*Hymne à la nuit*. Le *Mystère d'Ulysse* continue l'*Aveugle* et ce *retour d'Ulysse*, dont Chénier n'a écrit qu'un fragment. Les beaux vers de Maurras, abondants et rapides, ne laissent rien dans l'ombre de l'idée à exprimer, traduisent jusqu'aux sensations les plus fugitives (sans recourir jamais à l'harmonie imitative), « l'arc que nul ne tendit se décharge à coups sourds — et la corde en vibrant jette un cri d'hirondelle ». Le rejet, dont Maurras n'abuse pas, est significatif, commandé le plus souvent, sur le verbe qui détermine la pensée :

« Aborde Calypso, profane la déesse
Et fuis. »

Art tout classique encore une fois et de fermeté délicate. Les vers de Chénier restent cependant plus aérés et détendus. Ceux de Maurras, un peu trop rigoureux, observent toujours la concision, même dans le développement (si une telle expression est possible).

Mais ne vaut-il pas mieux louer la perfection du poème qui occupe exactement un espace déterminé, constater cette « obligation, voulue par Maurras, de limiter, de circonscrire la marge étroite abandonnée au déduit du poème, cette obligation de ne céder qu'au nécessaire irrésistible » ? Inquiétante rigueur, diront ceux qui pensent avec Brémont : « Que l'élément le plus puissant du génie poétique est ce qui échappe à la conscience ? » et avec Sainte-Beuve : « Que le plus grand poète n'est pas celui qui a le mieux fait, mais celui qui suggère le plus ? » Maurras consent seulement : « Que la sensibilité différente de l'Art soit la matière première de l'Art ; qu'à la naissance du poème, des ébauches, des aspirations de rêve tendent vers un Beau plutôt pressenti que pensé ». Mais « l'intelligence organise, distribue, impose la hiérarchie des Idées qui sont les principes de Vie ». Sinon, il n'y a ni poètes, ni poésie. Voilà l'esthétique de Maurras et d'une œuvre pesée à la juste mesure. Un peu plus d'abandon peut-être, la nature moins constamment maîtrisée, ne nous laisseraient sans doute pas goûter les mérites supérieurs, cette belle fatalité de chaque épisode qui collabore heureusement à l'ensemble du poème. Détacher de l'architecture poétique le « chant de la Syrène »,

(1) La « Joconde » de Maurras serait un rêve de Baudelaire ou de Mallarmé parvenu à sa maturité.

(2) Ne sommes-nous pas en droit de l'attendre devant l'âpre beauté du *Dialogue*, après le chœur à Cypris tout palpitant et gonflé de semences divines ? Et quelle belle réalisation au théâtre d'Orange !

le lire à part, c'est lui faire perdre sa substantielle beauté. Et que devient-il dans la péroraison qui l'explique, à laquelle il s'harmonise ? (1). L'œuvre est parfaitement composée ; parce qu'affranchie de toute confession, elle est antique, et un esprit moderne largement humain donne au mythe une seconde vie. Cette surdité, particulière au poète après du Bellay et Ronsard, devient, aussitôt transposée dans le domaine fabuleux, un thème poétique d'un enseignement général : « Tel est ton maléfice, ô muse intérieure » ; qui, par l'entremise de l'esprit, laisse percevoir une intime musique et de temple sacré. Le cœur du poète n'est pas innombrable : ce que d'autres dispersent, il le concentre. Ce n'est pas la riche musique, la musique orageuse et ondoyante de « la vague et profonde sensation ». Qu'elle est sensible pourtant et ferme, avec décence, l'âme capable de l'émotion la plus vive, qui triomphe de l'élément. Régénérée, elle sait prendre le chemin que les Grâces fleurissent et qui mène à la Sagesse. Ulysse attaché, Maurras délivré du plaisir trop voluptueux de l'oreille, entendront l'harmonie véritable. Ils sauront accepter l'épreuve féconde, ils choisiront le souverain bien.

Écoutons, méditons cette haute leçon donnée par Maurras sous l'invocation de Minerve. Nous ne douterons plus de l'utile beauté du poème didactique, dont nous donnons quelques tronçons de vers.

« Tu veux te reposer, ô mon Ulysse, attends !
« Que te font les combats, l'Océan, l'incendie,
« Et le plus ou moins d'humaine perfidie ?
« La parfaite beauté qui s'est montrée à toi....

(Minerve belliqueuse et protectrice.)

« Ton esprit lui doit toute sa nourriture. »
Il te faut maintenant tendre un autre arc,
Dont le trait « T'oriente déjà sur les routes de l'âme. »
Sois un maître inventeur,
« Ulysse, autre Pallas,
« Autre fertile Homère. »
« Et que l'amour même qui traîne les tourments
« Rayonne la beauté de ton enseignement. »

(Quelle est donc peu vaine cette recherche constante de la Beauté et de la Vérité !) Il faut citer entièrement l'apostrophe finale.

(1) C'est pourquoi également la fine statuette de sainte Geneviève, patronne de Paris, ne saurait surprendre ni détonner dans un tel recueil où toute voix s'accorde et rentre dans le chœur.

« O cœur, apaise-toi, goûte jusqu'à demain,
« L'une et l'autre rigueurs de ton sort inhumain.
« Demain, les arts savants nés de l'intelligence
« Couronnent ta douleur, épurent ta vengeance.
« Il te sera permis, ô grand cœur irrité,
« De tirer tout ton fruit de la calamité. »

Poème qui s'achève admirablement. Le plus significatif de Maurras et le plus beau à notre gré. Car « ce dénouement de l'Odyssée est heureux, légitime, et légitimiste. » Ne séparons jamais chez Maurras l'homme de lettres de l'homme politique, mais saluons une fois encore, dans le poète et le citoyen, l'éternel serviteur d'une Beauté grecque et française.

Jean DE LASSUS

UNE NÉCESSITÉ IMMÉDIATE POUR LA FRANCE : LE RECRUTEMENT DE LA MAIN-D'ŒUVRE AGRICOLE.

Les pouvoirs publics — dont la responsabilité de l'action se dilue dans l'instabilité des situations — n'ont point encore pris les mesures qui conviennent en face du dépeuplement de la France.

Le péril grandit chaque jour. On invoque, pour en mettre en relief la gravité menaçante, l'infériorité numérique où se trouvera la France en face de l'Allemagne dans vingt ou trente ans, et qui sera telle qu'une interrogation de défense nationale se présente d'abord pour notre pays du fait de notre systématique dénatalité.

La répercussion du mal sur la présente activité française est, en définitive, plus proche. L'un des signes les plus évidents est le déficit sensible de notre main-d'œuvre et tout spécialement de celle qui doit assurer le ravitaillement alimentaire de la nation.

Trop longtemps, l'esprit public s'est appesanti avec complaisance et parfois avec faveur sur l'extension de la volonté humaine de stérilité, en notre beau pays de France qui appelle la vie sous toutes ses formes.

Pour que, dans la nature, du moins, riche en sources de fécondité, l'œuvre de pullulement et d'abondance s'accomplisse, des initiatives ont été prises, des organisations créées pour que la terre ne meure pas, faute de bras.